

**“Mon fils a un problème à la tête”/
“Ma fille a une sale tête, un sale caractère”
Qu’est-ce que cela a à voir avec
l’ethnopsychiatrie?**

Marie-Pierre Maystre

Service Médico-pédagogique de Genève - Secteur d'Onex

Comment à partir d'un "banal" signalement, "banal" pour une équipe de secteur spécialisée en psychiatrie infantile, il ressort qu'un aspect de la consultation n'a pas été retenu du fait qu'il a été jugé comme non-pertinent (un fait divers, en quelque sorte) ou évacué par un étiquetage psychiatrique rapide, et rassurant ("cette mère est paranoïaque", "voyons la fille"). Dans l'après-coup, nous avons trouvé divers arguments pour tenter d'expliquer soit la rupture en phase de consultation soit l'arrêt de la psychothérapie en incriminant volontiers les parents, leur manque de motivation et/ou de compréhension de la valeur d'une approche psychodynamique.

Ces dernières années, notre service, le Service Médico-pédagogique, tout comme la plupart des services de santé en général, a été confronté à des patients venant d'horizons de plus en plus divers et lointains (Sri Lanka, Erythrée, Zaïre, Kosovo, Boat People, etc...).

En mars 1985, une collègue me demande de voir un enfant originaire du Kosovo pour une évaluation; elle-même anime un groupe d'enseignants et c'est dans ce cadre qu'une demande est apparue. Cet enfant nouveau venu, ne parlant pas le français, aurait, à l'atelier-bois, menacé d'un outil les autres enfants. Il apparaîtra ultérieurement que cette menace semblait relever plus des fantasmes des personnes présentes, enfants et adultes, que de la réalité; ce qui est sûr, c'est que c'est la première fois qu'il y a des enfants du Kosovo à l'école et que, par méconnaissance de cette région, toute une série de rumeurs circulent à leur sujet. Ce qui sera déterminant pour moi c'est que, à l'occasion de la consultation de ce garçon je suis "invitée" par le père de famille *comme* à un voyage d'étude rapide à travers cette province autonome. Je voudrais ici lui exprimer ma reconnaissance.

Il est là dans mon bureau avec toute sa famille: la fille aînée de 10 ans, le fils de 6 ans qui fait l'objet de la demande de consultation du père ("il fait des bêtises à l'école" dit le père), sa femme, au visage pris dans un foulard qui lui descend très bas sur le front; elle tient sur ses genoux leur plus jeune enfant. Il m'explique, une fois tous assis, que ce type de "rencontre" n'existe pas dans sa région d'origine, que des femmes n'exercent pas de tels métiers. Il sourit avec indulgence devant ma naïveté quand je propose de laisser un temps de traduction, dans mon souci de faire participer autant que faire se peut, sa femme à l'entretien (Mme S. est arrivée récemment en Suisse avec les enfants tandis que Mr S. est là depuis plusieurs années comme travailleur). Il le fera volontiers si je le souhaite mais il me précise que le statut de la femme est bien différent dans son pays et dans le nôtre: une femme ne peut pas avoir d'avis propre, elle endosse comme sien celui de son mari, de son père.... Après plusieurs années en Suisse, il aimerait que sa femme se prononce comme c'est l'habitude ici, mais à d'autres moments, il reconnaît que ça l'arrange bien qu'elle suive sans mot dire. Il a du plaisir à parler du Kosovo et, par rapport aux enfants, il me décrit le déroulement d'une journée-type à la Maison de Culture. Au travers d'exemples, il m'informe sur le rapport aux objets qu'entretiennent les Kosovars: ce que l'on possède peut être à disposition des autres (la voiture: on ne saurait refuser de la prêter si on en a une), ce qui me permet de comprendre certaines "bêtises" de son fils en classe ("touche à tout; prend les choses du voisin"); il m'informe sur le fait qu'un nouveau venu, une personne en visite, est fêté(e), a une place de choix "tout lui est permis, il (elle) est le centre du monde", que l'on raccompagne parents, amis venus en visite jusqu'au sortir du village si l'on vit à la campagne, etc.... Je comprends mieux alors comment T. a cherché à attirer l'attention sur lui ("fait des traits sur la feuille de son voisin, monte sur une petite table"), attention que les autres ont *omis* de lui porter à son arrivée, en cours d'année, dans la classe.

J'ai pu transmettre les informations fournies par Mr S. à l'enseignant de T. lors de nos rencontres à intervalles réguliers jusqu'à la fin de l'année scolaire. Je ne m'étendrai pas davantage sur cette situation mais je vous en ai rapporté l'essentiel pour vous relater comment cette leçon sur le terrain m'a été très utile; j'ai mesuré combien je ne connaissais rien des

us et coutumes de ces gens et je prétendais, moi, pouvoir évaluer cet enfant!

Ceci pose un problème déontologique: Qu'est-ce qu'une évaluation? Peut-on évaluer un enfant, un adulte, une famille sans tenir compte du tissu environnemental, de la culture dans lequel il (elle) a baigné? Peut-on sciemment scotomiser ces données et nous cramponner à notre propre système de référence? Comment tenir compte de ces données et ne pas sombrer "corps et âme" dans le système de référence de l'autre? Je ne pense pas que l'on puisse faire l'économie d'une telle remise en cause, d'autant plus à un moment où des frontières géographiques tombent, les sentiments d'appartenance se cherchent, se polarisent ou s'estompent selon les cas.

En juin 1990, lors des synthèses de fin d'année, devant le constat lacunaire de nos connaissances des rites, mythes, de la culture d'autres peuples, notre curiosité et notre intérêt nous ont poussés à "explorer" ce monde, de prime abord quelque peu étrange et inconnu. Ensemble, nous avons décidé de former un groupe interne de lecture dès la rentrée scolaire, où nous discuterions de textes lus et pourrions présenter des situations cliniques soit pour étayer notre propos soit pour tenter ensemble d'apporter un éclairage nouveau à des éléments que nous commençons à relever comme pouvant être pertinents voire indispensables à considérer dans la relation avec ces familles. Nous nous sommes penchés sur les écrits de T. Nathan, M.-R. Moro, G. Devereux des ethnologues,... et poursuivons notre travail à raison d'une fois par mois. Il est étonnant de souligner que bon nombre de participants (nous sommes une quinzaine de formations différentes) ont commencé à amener des éléments en rapport avec leur vie propre comme les superstitions en vigueur dans leur famille, leur thème astral, osant en quelque sorte lever un voile impudique sur un monde jusqu'alors tenu secret, (en tout cas sur notre lieu de travail) comme si évoquer un monde irrationnel, pouvant être régi par la position et l'influence des planètes entre elles, par des champs magnétiques, des forces occultes..., un monde que je qualifierais en quelque sorte de "sorcier", pouvait faire que nous soyons brûlés au bûcher de l'ignorance, de l'anti-Analyse! Où allions-nous?... Je vous raconterai une anecdote arrivée à l'une de nos collègues; elle s'était proposée pour aller commander un certain nombre d'exemplaires d'un livre de T. Nathan,

dans une des librairies universitaires de Genève en vue du séminaire. Quelle ne fût pas la stupéfaction de la vendeuse, qui s'est empressée de dire "mais nous n'avons pas ce genre de livre" -espérant faire taire cette "perverse" - quand cette collègue demandait s'ils avaient "Le Sperme du Diable"!

A la lecture de textes et au sein de ce séminaire, j'ai repensé à Maria (vue en 1981), à Paolo (vu en décembre 1985), et à ce que peuvent bien représenter pour nous une transgression de tabou ou l'effet d'un mauvais sort. Maria est originaire de Sicile et Paolo, quoique né et élevé au Portugal, d'Afrique. Mon propos n'est pas ici d'exposer le système de valeurs et de références d'une ethnie particulière. C'est dans la mesure où, nous, soignants, pouvons admettre que des hypothèses étiologiques autres que les nôtres ont une raison d'être, où nous pouvons utiliser des systèmes culturels de représentations différents des nôtres comme des outils susceptibles d'engendrer un changement, où nous devons nous familiariser avec ces systèmes en apprenant de l'Autre, de nos patients, que nous pouvons espérer répondre au mieux à la souffrance, au questionnement de nos patients issus d'autres milieux culturels.

Je me propose donc à travers ces deux situations, d'illustrer comment nous n'avons trouvé que ce que nous cherchions, n'avons pas pu répondre de façon satisfaisante ni pour nous ni pour les familles concernées (rupture). Je tenterais d'imaginer ce qui aurait pu être notre attitude, aujourd'hui, face à ces mêmes signalements - sans présager que cela aurait inéluctablement conduit à un ré-équilibre satisfaisant tant pour le patient que pour sa famille - mais dans le sens qu'une Rencontre puisse avoir lieu, à la croisée de chemins différents. Pour finir, j'évoquerai une situation plus récente et chercherai à discuter avec vous de la zone de turbulences nouvelles qui apparaissent alors...

Maria. C'est l'aînée d'une fratrie de deux enfants. Ses parents sont originaires de Sicile. Maria avait inquiété son enseignante dès la 1ère enfantine par son langage et son comportement: elle n'est pas dans le coup, tend à se masturber en classe et apprend peu. L'enseignante avait essayé d'amener les parents à consulter mais sans succès. Lors de la 1ère primaire, en février 1981, Mme D. demande à ce que nous voyons sa fille, sur pression de l'école, sans pouvoir dire autre chose que: "ma fille a une

sale tête, un sale caractère" (à l'enseignante); "elle travaille mal, elle a la tête ailleurs" (à nous-mêmes).

Nous voyons deux fois Maria, une fois en entretien libre et une fois en examen psychologique avant de voir sa mère. Mme D. ne tenait pas à ce que nous la recevions, elle, avant sa fille. Lors de la consultation, Maria nous frappe par ses associations bizarres, son discours peu cohérent, son récit où elle différencie mal, voire pas du tout, rêve et réalité. Souvent, elle ne répond pas à nos questions ou change de sujet ou s'apprête à partir. Elle est très préoccupée par ce que fait sa soeur à la salle d'attente. Elle a eu de la peine à quitter sa mère (pleurs; sa mère lui a laissé son propre sac pour la tranquilliser). Elle se montre peu différenciée de sa mère dans son récit et parle souvent comme si elle était la mère. Pour nous, Maria est une fillette inquiétante, fonctionnant beaucoup au niveau des processus primaires - des possibilités de secondarisation existent toutefois - et qui risque de se débiliter. A l'examen psychologique, cette fillette de 7 ans se situe à un niveau de 5 ans (non conservation franche du nombre, des liquides).

Nous recevons Mme D. (mars 1981) et lui faisons part de notre inquiétude concernant sa fille. Dans le dossier, nous avons noté: "Mère qui a une vision très persécutoire si ce n'est délirante de la réalité", "pense que quelqu'un, en Italie, a jeté un mauvais sort à sa fille". Mme D. face à notre proposition d'aide, dit qu'elle va y réfléchir... elle donnera ultérieurement une réponse négative. Ce n'est qu'en novembre 1981 que, sur pression de l'enseignante et de l'inspectrice, Mme D. revient et accepte l'aide logopédique "pour la lecture".

Ce qui me frappe en repensant à cette situation et en relisant les notes du dossier, c'est comment en n'entrant pas du tout en matière sur le sort jeté à Maria, nous n'avons pas cherché à et su faire alliance avec la mère. Nous n'avons que su décoder "ce mauvais sort", oeuvre d'une tante de la fillette, en terme de paranoïa de la mère; nous l'avons en quelque sorte cataloguée, la considérant comme folle. Nous allons même jusqu'à oser écrire qu'elle n'a pas de demande alors qu'elle attend de nous quelque chose, quelque chose que nous, nous refusons d'entendre et de prendre au sérieux. Or, ce qui me semble évident aujourd'hui, c'est que la mère est cohérente par rapport à son système de croyances et qu'elle l'est toujours

quand elle dit qu'elle ne voit pas en quoi nous pourrions aider sa fille; pour elle, alors, la réponse n'est pas au SMP...

A l'heure actuelle, il me semble évident que nous aurions dû nous enquerir de ce mauvais sort. De qui est-il l'objet? Quel est le lien entre cette personne et la mère, la fille...? Dans quel contexte a-t-il été jeté? Quand? Où? Comment? Quelle est l'intention de cette tante? Quelles preuves en a-t-elle? Qu'en pense son mari? Le reste de la famille? Y-a-t-il des cas semblables dans la famille, le village...? Que doit-on faire face à une telle situation dans son village, sa famille, à qui doit-on recourir? Ne faut-il pas à l'occasion d'un séjour en Sicile régler ce problème par les "manoeuvres" qui conviennent si ce sort a été jeté au pays?

L'autre exemple est celui de **Paolo**. Paolo a 8 ans et est en lère primaire au moment de la consultation (décembre 1985). Le père, originaire du Cap Vert, nous dit que selon l'enseignante "son fils a un problème à la tête". Lui-même ne sait pas mais Paolo "a peur"; avant de venir en Suisse, Paolo était au Portugal chez ses grands-parents maternels qui lui racontaient des histoires d'Angola, leur pays d'origine à eux (leur fille, la mère de Paolo a fait toute sa scolarité au Portugal). L'enfant est décrit par l'enseignante comme "effrayé". Ce terme est très souvent lourdement chargé d'un point de vue ethnopsychiatrique. Selon la mère de Paolo, c'est sa propre mère qui a abreuvé Paolo d'histoires de serpents qui tuent, mangent..., de sorciers qui prennent les enfants... et d'enchaîner que d'ailleurs sa propre grand-mère paternelle - qu'elle n'a pas directement connue - a été mangée par des animaux sauvages dans la forêt, en Angola. Paolo connaît fort bien ce récit et souvent il interpelle sa propre mère "regarde, ce sont les animaux qui ont mangé ta grand-mère" en voyant des tigres ou des jaguars à la télé.

Les questions qui me viennent à l'esprit aujourd'hui tout naturellement sont: Pourquoi cette grand-mère s'était-elle enfoncée dans la forêt, loin du village alors que c'est un univers peuplé de "génies" divers (transgression)? Quelle transgression avait-elle bien pu avoir commise pour ne pas avoir pu retrouver le chemin du village et être la proie des esprits maléfiques? Cette transgression a-t-elle été réparée si transgression il y a eu?

La mère de Paolo nous dit qu'"elle a tout de suite trouvé qu'il y avait quelque chose de différent chez son fils" quand il arrive à l'aéroport de Genève, en 1983, pour la rejoindre, elle et son mari (la mère est arrivée en Suisse en 1982 et son mari, déjà en 1977). La mère est très préoccupée. N'a-t-elle pas, elle aussi, transgressé certaines règles? Elle a conçu son fils quand elle était lycéenne et a confié Paolo, à sa naissance, à sa propre mère tandis qu'elle poursuivait ses études; en l'absence de son mari (il était à Genève), ne devait-elle pas le confier à la lignée du père de l'enfant, comme c'est souvent le cas dans bon nombre d'ethnies? Mais au fait, de quelle ethnie est-elle? Des Yombe, Bakongo, Tschokwe, Lunde, etc...? Quels sont les us en vigueur dans son ethnie d'origine? Je mesure combien, à l'époque, tout ceci n'avait aucun sens, aucune pertinence pour moi, et comment je n'ai pas su recevoir ce couple et me laisser guider par eux dans leur univers de "frayeur", de transgressions éventuelles et retentissements possibles sur leur fils.

Une psychothérapie avait été mise en place pour Paolo, qui, à nos yeux, se présentait comme un enfant borderline avec risque d'évolution déficitaire. Elle n'a duré qu'un an, se terminant par l'absence de l'enfant à ses séances. Les parents n'ont pas répondu aux rappels du thérapeute. Que représentait, que pouvait représenter pour eux une psychothérapie? Avec des thérapeutes enfermés dans leur système de références propres, leur demandant à eux de participer à un système de valeurs pour le moins complexe alors que ces mêmes thérapeutes s'étaient refusés, bien malgré eux, certes - par ignorance et par "habitude" - à sortir des ornières trop bien creusées de l'évaluation psychologique et intra-psychique "classiques". Ne fallait-il pas s'enquerir du type de réponse qu'ils escomptaient mettre en place? Avaient-ils envisagé une thérapie traditionnelle et laquelle? Que feraient-ils au pays, face aux "frayeurs" de leur enfant?

Il me semble qu'aujourd'hui, je n'aborderais plus ces deux situations de la même façon sans toutefois présager de l'évolution car sans doute serais-je confrontée à d'autres écueils.... Au sein de notre séminaire, les cas cliniques, des écrits, des expériences relatées et partagées m'ont interpellée/m'interpellent dans ma pratique quotidienne et courante; par "courante", faut-il entendre "le bon petit citoyen de par chez nous"? Au fait, qui est-il? Existe-t-il? Nos références culturelles (ex: nos références judéo-chrétiennes) sont-elles aussi bien partagées par nos semblables que

nous l'imaginons? Ne faut-il pas accepter d'être surpris par nos concitoyens? Ne cherchons-nous pas trop souvent à les dissuader de consulter un étiope, un sophrologue, que sais-je?

Je terminerai par un dernier exemple, celui de **Rui**, enfant migrant d'origine portugaise, qui, s'il m'a séduit dans un premier temps, me remet grandement en cause dans ma façon de travailler et mon identité de thérapeute.

Mr L. est accompagné de Rui, son fils âgé de 12 ans lors de la première consultation (octobre 1991). C'est un homme très chaleureux et qui est bien au courant de l'histoire de son fils quoiqu'il en ait été séparé pendant de longues périodes: il est venu en Suisse depuis bientôt 5 ans en tant que saisonnier et il attend son permis B. Il a décidé de faire venir sa femme, son fils et sa fille pendant l'été 1990, car il s'ennuyait trop d'eux. Rui est donc arrivé pour la rentrée scolaire 1990-1991. Au vu de son âge, Rui a été mis en 5ème primaire mais très vite redescendu en 4ème primaire dans la première école genevoise qu'il fréquente (rive droite). Pendant l'été, la famille perd son logement et les enfants commencent avec un mois de retard dans une école d'une commune périphérique; Rui est placé en 4ème primaire: s'il se débrouille bien en français oral, ses acquisitions sont plus proches d'une 4ème primaire que de la 5ème primaire. En octobre 1991, moment de la consultation, il est question d'un futur déménagement, l'appartement que la famille avait pris en catastrophe s'avérant coûteux et exigü. Sur conseil de l'inspectrice, Mr L. prend contact avec nous pour que nous fassions un bilan et que nous puissions en référer aux autorités scolaires pour que celles-ci puissent au mieux décider de l'intégration scolaire en filière ordinaire (4ème ou 5ème primaire) ou spécialisée (Rui a 12 ans); Mr L. avait présenté son fils à l'inspectrice comme ayant peu de capacités, étant "limité": en effet, au Portugal, un enseignant et un médecin portugais ont fait le lien entre les 3 accidents, trois chutes sur la tête (le père parle même de "shoot") de Rui et son retard scolaire. La première chute, à 20 mois avec fracture du crâne: Rui tombe d'un coffre, poussé par un enfant; il perd complètement le langage, les quelques mots qu'il connaissait et ne parle plus pendant environ 3 mois; à 3-4 ans, il se fait renverser par leur chien, un terrier et tombe à nouveau sur la tête; à 5-6 ans, il chute d'un mur.

Mr L. me décrit un fils assez en retrait, à son image à lui. Rui aime jouer mais s'intéresse peu au scolaire, selon son père. Mr L. pense rester ici encore 10 ans pour donner à ses enfants le maximum de chances pour débiter dans la vie professionnelle (il a une fille de 10 ans actuellement en 5ème primaire), lui-même ayant commencé à travailler à 10-11 ans. Mr L. poursuit: Rui est peureux (film à la TV, peur des cimetières). Rui intervient et évoque un cauchemar qui l'a beaucoup marqué quand il était petit et qu'il aurait fait à répétition: "des roues l'écrasaient"; il dit qu'il a peur de rencontrer pour de vrai des personnages de film qui lui ont fait peur; il a peur parfois sur le chemin de la maison; à la maison, s'il est seul, il a peur aussi allume-t-il la TV pour espérer trouver d'autres images qui chasseront celles qui le tourmentent. Il se présente comme envahi par le thème de la mort, "l'esprit des morts qui pourrait le prendre et l'emporter dans leur monde". Je leur demande alors ce qui se dit de tout cela dans leur district d'origine de Vilanova de Orense, près de Fatima.

Rui évoque combien de fois il a dû accompagner les grands-parents au cimetière, à des enterrements. Le père précise qu'en plus, le lieu où se donne le catéchisme est attenant au cimetière, qu'il a souvent demandé aux grands-parents de s'abstenir de prendre les enfants aux enterrements. Rui de préciser que souvent après des visites au cimetière, notamment sur la tombe d'une dame qu'il aimait bien et qui lui donnait des sucreries, il devait vomir ou avait l'envie de vomir. Il m'explique comment en passant devant un cimetière il doit détourner la tête et passer en courant ou se cacher, ou en se faisant tout petit pour ne pas croiser le regard des morts ni rencontrer l'esprit des morts. Mr L. précise que son fils ne sort pas de la maison, même ici, à la tombée de la nuit pour mettre la poubelle au container, par exemple.

Si Mr L. dit qu'il ne croit pas à tout ce que l'on dit des morts au Portugal, toutefois, mis en confiance, il veut me raconter quelque chose qu'il n'a d'ailleurs jamais raconté à son fils mais qui l'avait vraiment bouleversé. 11 y a bientôt 12 ans de cela, dit-il, il se souvient qu'une nuit il avait de la peine à dormir; son fils Rui, alors âgé de 4-5 mois, se réveillait chaque nuit sans aucun motif apparent et était aussi fort agité. Inquiet, il se décida à "monter la garde", ce sont ses propres mots. Il prit son bébé

agité, avec lui, dans son lit à lui, consciemment se tourna vers le mur mais ni le père ni le fils ne trouvaient le sommeil. En se retournant de l'autre côté, il vit alors devant lui son cousin - mort plusieurs années auparavant dans un accident de voiture - assis sur un meuble bas. Il se mit à le harceler verbalement et à vouloir l'empoigner, tout en me disant "bien sûr il n'y avait rien de palpable", en le priant de sortir de là. Il ouvrit même la fenêtre. Après un moment, lui et son bébé étaient tranquilles. Rui de dire: "ce qui m'agitait je devais rêver aux roues qui m'écrasaient" (cf. accident de voiture du cousin du père). Le père de me re-préciser que son fils vient de prendre connaissance de tout cela en même temps que moi. L'été 1991, Mr L. parla des difficultés scolaires de son fils à sa mère et ils reparlèrent ensemble de cet "événement". La mère de Mr L. en parla à sa propre sœur, la mère du cousin défunt, et elles décidèrent que la mère de Mr L. irait voir une guérisseuse qui ferait en sorte que ce neveu-défunt ne moleste plus son fils et son petit-fils. La guérisseuse aurait dit que c'était normal que le neveu ait voulu chercher refuge chez son fils, et habiter chez son petit-fils, nouveau-né car "ils étaient si proches".

Peu à peu, au cours de l'entretien, Mr L. s'ouvre à l'idée que son fils puisse avoir des difficultés à se concentrer tant il est habité par ses peurs. Il le perçoit moins en tant qu'enfant définitivement limité comme le lui avaient prédit l'enseignant et le médecin portugais, hommes de savoir à ses yeux. Rui de dire qu'il a peur que son père ne fasse des accidents, en voiture - il est à ce moment-là livreur - et le père de préciser que ses 2 enfants ne peuvent aller au lit sans l'avoir vu même s'ils sont avec leur mère.

Dans les consultations ultérieures où nous recevrons Rui, il apparaît à ma collègue et moi que Rui a des possibilités, n'est en rien "limité"; il exprime son plaisir quand nous lui en faisons part directement. Il fait montre de plus d'initiative et veut qu'on lui donne du travail scolaire, rattraper.... Nous revoyons père et fils pour discuter de notre bilan, certifier à Mr L. que son fils est intelligent, doué de bonnes possibilités intellectuelles à exploiter, échanger nos impressions; le père réagit avec beaucoup d'émotion (yeux embués) et père et fils échangent un sourire. J'exprime que je pense qu'un travail plus psychologique pourrait avoir un sens - je pense à une psychothérapie - mais pas avant qu'ils aient repris contact avec cette guérisseuse, à l'occasion des vacances de Noël qu'ils

passeront au Portugal. Rui intervient en disant à son père qu'il tient à voir cette guérisseuse et qu'il pense que ce n'est que seulement ainsi qu'il aura la paix et pourra travailler tranquillement, être à son affaire. Mr L. dit qu'il fera son possible et nous reparle de son village: "là-bas, c'est à demi-sauvage", il s'est passé "beaucoup de choses bizarres" du genre: pendaisons, noyades dans des puits, gens qui se sont suicidés au passage du train, etc...

En janvier 1992, nous attendions avec impatience notre rencontre avec Mr L. et son fils. Mr L. trouve que son fils a beaucoup changé et il n'a pas pensé, au Portugal, à donner suite à notre demande. Rui, d'ailleurs, en profite pour s'en plaindre à son père. Mr L. tout contrit reproche alors à son fils de ne pas le lui avoir demandé là-bas. Rui précise qu'il y a pensé à plusieurs reprises mais qu'il n'a pas osé le rappeler et insister auprès de son père. En notre présence, il dit à son père que la prochaine fois qu'ils seront au Portugal, ils devront y aller. Le père acquiesce.

Le suivi scolaire de Rui a été complexe: actuellement, il est en 5ème primaire, à sa demande, après avoir passé quelques mois en classe spéciale dans l'espoir de combler son retard: il ne trouvait pas sa place dans cette classe où, à ses yeux, on ne travaille pas assez, les enfants sont mal élevés et la maîtresse pas assez stricte. Par ailleurs Rui bénéficie d'un répétiteur. Nous devons revoir Rui et son père prochainement et voulons reprendre avec eux la visite à la guérisseuse et voir où ils en sont.

Dans le cas de Rui, notre première démarche thérapeutique a été la restauration narcissique de cet enfant à ses yeux et à ceux de son entourage. Après avoir reçu le récit paternel, j'ai choisi de prescrire au père et à l'enfant de reprendre contact au pays avec la guérisseuse avant d'entreprendre quoi que ce soit d'autre sur un plan plus psychodynamique.

J'ai fait ce choix en accord avec Rui mais des questions se posent à moi: ne fais-tu pas fausse route? Ne veux-tu pas jouer à l'apprentie sorcière? Ne suis-je pas en train de sacrifier l'enfant sur l'autel de ma propre recherche?

Des questions se référant au diagnostic, à la gravité de la symptomatologie, au partage éventuel avec d'autres collègues; hypothèse étiologique et psychanalyse; peut-on les concilier et comment?

Des interrogations me viennent aussi, face à vous: comment allez-vous y réagir? Vais-je apparaître comme une "farfelue" de plus et le sujet sera classé? Il est vrai que j'ai longtemps hésité à présenter cette réflexion et cette ébauche de démarche - en dehors de mon équipe - mais c'est la certitude que nous devons nous ouvrir aux hypothèses étiologiques et nous remettre en cause qui m'y ont poussée.